

Chroniques du Champ des Teurlées

Par Marc Rozanski
Aquarelles Jean Perrin

Dix-neuvième partie *Jour de Pâques*

Des nuages gris ont caché le soleil qui resplendissait ce matin. Depuis que j'ai ma connaissance, comme dirait Mme Perreau, je n'ai connu que des matins de Pâques ensoleillés. Déformation de la mémoire, loi météorologique ou miracle régulier ? Je ne sais.

Hier soir, je suis allé à la Vigile Pascale. L'église du chef-lieu, sans être bondée, était correctement remplie. Parisiens parlant fort et un rien arrogants. Paysans à la peau couleur de tuile, serrés dans des costumes qu'ils ne sont pas habitués à mettre. Enfants s'appliquant à tenir leur bougie bien droite.

Le peuple de Dieu, en somme.

Vingtième partie *où une grande nouvelle est annoncée*

Bien sûr, il y a des élections. Bien sûr, des pays sont en guerre. Bien sûr, la belle-mère du Gauthier est morte. Mais aussi...

Les fauvelles à tête noire chantent merveilleusement.

Les cerisiers, en quelques jours, ont fait claquer leurs bourgeons et se sont couverts de fleurs blanches.

Grâce à mon appau, j'ai discuté un quart d'heure avec une mésange char-

bonnière qui, je crois, niche dans un trou au-dessus du linteau de la grange.

Le soir, les chauves-souris ont entamé leur ronde frénétique autour de la maison. Si on prête l'oreille, on entend le léger chuintement de leurs ailes.

J'ai vu des chardonnerets dans l'arbre devant chez nous. Peut-être construisent-ils un nid ?

Le blaireau du fond du pré revient régulièrement. Les laisses dans les trous qu'il a creusés en sont la preuve. On voit distinctement, dans la haie, la coulée qu'il emprunte pour passer dans le champ du Pillet. Un gros animal assurément.

Et les hirondelles sont revenues. Signe de la grande nouvelle.

Le printemps est là.

Regardez la télévision. Lisez les journaux. Si je ne la dis pas, qui la dira, cette nouvelle essentielle ?

Vingt et unième partie

L'intérieur de l'église du bourg n'est pas très beau à voir. Des fentes serpentent sur les murs. L'humidité est partout. Le vitrail du Christ, au fond de la nef, a perdu un de ses carreaux au niveau du pied de notre Seigneur. Mais, parfois, il y a comme un vent de résurrection dans cette vieille bâtisse. L'année dernière, une quinzaine d'hirondelles y avait trouvé refuge. Quel beau spectacle que cette messe au milieu des pépiements des oiseaux qui passaient comme des fusées sombres au-dessus de la calvitie du

prêtre. Saint François d'Assise aurait aimé cela.

Le dimanche suivant cette messe, l'église accueillait pour la première fois un concert. Un concert ! Ça, c'était un événement. Un pépiniériste avait décoré l'intérieur de l'édifice. Rude tâche car il s'était efforcé de suivre avec les échafaudages de fleurs les sinuosités des fentes des murs afin de les masquer.

Le chanteur était un vrai professionnel. Il n'a pas bronché lorsque, prenant sa respiration, il a avalé un moustique. Et ce papillon qu'il n'a cessé de suivre du regard en craignant de lui faire subir le même sort !

Vingt-deuxième partie *où la maison se réveille (juillet)*

Doucement, les herbes ondulent sous la brise. Tassée sur elle-même, la maison dort. Ses tuiles sont caressées par les branches du chêne. De temps à autre, un loir court au long des poutres de la grange, une couleuvre glisse sur le mur de pierres, une souris pointe son museau inquiet. Les nuages roulent, le vent joue, la maison écoute l'herbe pousser.

Un bruit métallique. Une clef dans la serrure du portail. La porte de la grange qui grince. Des pas dans la salle de séjour. On ouvre en grand les fenêtres et la maison se gonfle de l'air odorant de ce début d'été, du bruit des grillons,



de la lumière du soleil,
des cris des enfants.
Ce sont les vacances et nous sommes
de retour.

Vingt-troisième partie *De la nature du malheur*

Cela ne va pas chez les Gauthier. La grand-mère est morte. Le père a eu un infarctus et on a dû l'emmener à Dijon par hélicoptère. Et le fils qui commence à boire. Forcément, on l'a retiré des études alors que ça marchait bien pour le mettre à la culture. « Faut que ça rapporte » m'avait dit son père. Mais, depuis le début, il dit qu'il n'aime pas ça. Et il ne sait rien faire d'autre. Où on va comme ça ? Et surtout, qui va reprendre la ferme ? C'était une belle ferme dans le temps. Et maintenant ! Ils n'entretiennent pas les haies. Ils font les travaux avec un mois de retard, si pas plus. Le vétérinaire, quand il vient, demande à être payé tout de suite, parce qu'il y a eu des fois où ils n'avaient pas de quoi. Alors ils ne le font plus venir et les bêtes meurent. Mme Pillot a vu l'équarrisseur qui revenait de chez eux. Il lui a dit « C'est une petite journée, il n'y a que

trois
vaches ».

Et puis les deux

vaches et le veau qui ont été foudroyés lors d'un orage, l'année dernière, et le poulailler qui a été dévasté par un renard. Et puis... Et puis...

Et, au milieu, Mme Gauthier. Pauvre femme. Je vois les catastrophes, les malheurs, les ennuis, les désagréments, s'amonceler sur sa tête. Et elle ne me dit pas tout, bien sûr.

Et ça continue, et on ne voit pas pourquoi cela s'arrêterait.

Seule, dans sa carrée, avec son mari toujours dans les champs, le fauteuil de sa mère, vide, dans un coin. Quelle attente, quel espoir pour elle ?

Vingt-quatrième partie *(août)*

« La foudre fait chaque année entre vingt et quarante victimes "titre" Le Monde ». Cela commence avec Mme Pillot, le Gauthier, ou un autre. Ils disent avec un peu d'inquiétude dans la voix « Ils ont annoncé des orages pour demain ». Et puis ils ajoutent, comme pour se rassurer « Mais pour ce qu'ils en savent. J'aime bien ce « ils » vague. Des Parisiens, dans leurs bureaux, qui racontent souvent des conneries. Des gens de la ville. Qui

ne savent pas... Ils ne savent pas cette chaleur qui vous colle à la peau et vous donne mal à la tête. Et puis ce ciel bleu pâle qu'un drap de nuages pommelés vient masquer peu à peu. Un amas de nuages gris, comme des boules de coton assemblées, dans le soir précocce.

Ils ne savent pas ces grondements lointains. Que l'on confond au début avec le son d'un avion qui passe.

Ils ne savent pas l'attente, et ce silence profond, ce temps suspendu avant les premières gouttes. Des gouttes larges, lourdes, qui font résonner les feuilles des arbres comme autant de tambours.

La nuit est tombée. Une nuit d'encre. L'univers n'est qu'obscurité grondante.

Et le premier éclair illumine le ciel. Quelqu'un dit « C'est tombé loin ».

Les éclairs se succèdent. Le grondement est pratiquement ininterrompu. Dans la maison, la lumière baisse de temps à autre. Parfois elle s'éteint brièvement, et les fenêtres brillent au rythme des éclairs.

L'orage s'éloigne. Un autre se déchaîne de l'autre côté de l'horizon, puis un autre encore.

Les enfants se sont réveillés et ont peur. On compte le temps écoulé entre l'éclair et le coup de tonnerre, et on calcule. Trois-cents mètres par seconde. C'est à deux kilomètres. Et puis on ne compte plus, tant les coups de tonnerre sont indistincts dans ce grondement qui submerge tout. L'électricité est coupée de plus en plus souvent, nous laissant seuls à bord de la maison. Le grondement et les lueurs livides projetées sur les fenêtres se mêlent en une inquiétude sourde. Et puis viennent les craquements, comme un tissu déchiré. La foudre n'est pas tombée loin. Et cela continue. Le temps ne compte plus.

Le lendemain, des lanières de pluie glissent sur les champs. On découvre, au bord d'une route, un arbre dont les griffes lumineuses ont arraché les entrailles, ne laissant qu'un corps éventré, noirci, dont les vestiges charbonneux luisent sous la pluie. Dans la commune voisine, une vache et ses deux veaux ont été tués. Cela a été encore pire dans le haut Morvan, vers les Settons.

Et on se souvient. Le beau-fils de Mme Perreau tué sur son tracteur. Cette dizaine de vaches foudroyées car elles étaient couchées le long d'une clôture de barbelés. Et cet éclair qui est tombé sur la maison à la sortie du hameau. C'est vieux, mais Mme Perreau s'en sou-

vient bien. Le vieux célibataire qui habitait là a eu un sursaut si brusque que les brides de ses sabots ont sauté. Mme Perreau est allée voir les dégâts et c'est elle qui lui a annoncé que sa vache était morte. Dans l'écurie. La foudre était passée à travers les bouëttes, ces ouvertures faisant communiquer l'écurie et la grange.

Les gens des villes achètent des livres avec de belles photos des orages. Ils trouvent que c'est un spectacle magnifique. Ici, l'orage fait peur. C'est la mort qui frappe au hasard. Un déchainement imprévisible, soudain, surnaturel, devant lequel l'homme se sent minuscule, lui qui croyait avoir dompté la nature.

L'article du Monde s'achève ainsi: « Julien R., treize ans, l'un des onze Éclaireurs de France frappés par la foudre dimanche 8 août à Font-Romeu (Pyrénées-Orientales), se trouvait toujours, jeudi 12, dans un état de coma stationnaire à l'hôpital Lapeyronie de Montpellier. Les chirurgiens réservaient toujours leur pronostic ».

Vingt-cinquième partie *où l'auteur règle ses comptes avec certaines essences d'arbres*

Je n'aime pas les conifères. Ces arbres ne m'inspiraient, jusqu'à maintenant, qu'une indifférence polie. Mais ma découverte du Morvan m'a fait prendre en grippe ces machins pointus, dressant vers le ciel la hargne de leurs cimes agressives.

Étalons donc la longue liste de mes griefs.

En premier lieu, avec eux, on ne sait jamais à qui on a affaire. Un sapin ? Un épicéa ? Un pin ? Que sais-je encore. Quand on voit un chêne ou un noyer, il n'y a aucun doute sur son identité. Tandis que ces arbres-là...

Ensuite, ils sont moches. Ne dites pas qu'un conifère est vert. Il oscille entre le kaki et le gris. Et ce quelle que soit la saison. Et plus ils sont nombreux, plus ils sont sombres.

Parlons-en, justement, de leur nombre. Telle une gangrène noirâtre, ils montent à l'assaut des collines du Morvan, en lignes parallèles. Sans beauté et sans âme. Pourquoi cette profusion ? Car la croissance d'un conifère est beaucoup plus rapide que celle de n'importe quel autre arbre. Avant, on plantait des chênes pour ses enfants et petits-enfants. Maintenant, on plante des conifères

même pas propres sur eux.

Enfin, devinez avec quoi on fait le bois des cercueils ! Ils nous poursuivent même jusque-là.

J'ai un conifère derrière la maison. Quelques négociations avec ma femme sont encore nécessaires avant de m'en débarrasser, mais cela ne saurait tarder. C'est étrange, quand je m'approche de lui, j'entends ses aiguilles qui s'entre-



pour soi. Ces arbres néfastes, en poussant à l'égoïsme, sont une atteinte à la morale !

Et ce n'est pas fini. Promenons-nous dans une forêt de conifères. D'abord, il faut pouvoir. Ils sont souvent si serrés qu'on a le plus grand mal à se faufiler entre eux sans se faire piquer. Car ils piquent, les bougres ! Regardez le sol. Rien ne pousse. Tout est couvert de la brune et lugubre couche des aiguilles. Parfois, un vague champignon se dresse, égaré.

Essayez de grimper sur l'un de ces arbres. À tous coups, vous vous mettrez de la résine plein les doigts. Ils ne sont

choquant. Peut-être le vent. À moins qu'il ne sente le sapin.

Vingt-sixième partie *où l'on commente un dictionnaire*

Dans le « Larousse du XX^{ème} siècle », édité entre les deux guerres, j'ai trouvé cette définition du Morvan :

« C'est un horst, c'est-à-dire un morceau du continent primaire resté en place malgré les bouleversements géologiques et qui n'a pas bougé entre les effondrements ».

Il y a quelque chose de rassurant dans cette image d'un roc intangible, baigné par la lente houle géologique, indifférent aux fracas du monde qui, autour de lui, s'effondre et jaillit, sans cesse renouvelé.

La suite du texte touche à la poésie : « Les eaux forment un réseau chevelu que recueillent surtout l'Yonne et ses affluents ».

Quelle belle image que cette toison liquide, étalée nonchalamment par une quelconque divinité gauloise aux creux de ces monts noirs. Cheveux blottis au sein de leurs berceaux de verdure, charriant le bois et les images du ciel vers les rivières du pourtour.

Hélas, la fin du texte nous ramène à une réalité bien prosaïque, à l'odeur de bouse et de paille. La campagne cul-terreuse comme on se l'imagine à Paris.

« Les villes, sur le pourtour, ne sont que de gros marchés à bestiaux : Château-Chinon, Avallon, Saulieu ».

Vingt-septième partie

où l'on commente un autre dictionnaire

Que le ban et l'arrière-ban de la population s'esbaudissent ! Et que le maubéque troussé ceux qui en sont incapables (les injures sont de Rabelais). Car voici un chef-d'œuvre: Le « Dictionnaire historique de la langue française » dont la rédaction a été dirigée par M. Alain Rey. Cet ouvrage n'est pas un livre. Ce n'est pas un dictionnaire. C'est un paysage dans lequel nous nous promenons au gré de nos paroles et de nos écrits. Ce livre tire les racines de nos mots et nous les montre, nettoyées de la terre des ans, parfois tordues, parfois amusantes, parfois incertaines. Au fil du texte, notre langue prend de la profondeur.

Des exemples ? En voici, issus des animaux rencontrés autour du Champ des Teurlées :

« Héron : réfection (1320) des formes "hairon" (v. 1150), "heiron" (v. 1175), est issu du francique (langue parlée par les Francs) "haigro" restitué par l'ancien haut allemand "heigir" et le moyen néerlandais "heger". La forme "hairon" est attestée en latin médiéval (XI^{ème} s.) ».

Comment l'auteur peut-il bien savoir que l'on écrivait "hairon" en 1150 et "heiron" vingt-cinq ans plus tard ? Aucun doute. Il y était. C'est peut-être même lui qui, lassé d'un usage trop

ancien, a décidé de changer ce nom. « Buse est issu par dérivation régressive (1460) de l'ancien français "buisson", "buson" (XIII^{ème} s.), encore employé au XVI^{ème} s. au sens figuré de "imbécile, homme stupide", par référence à la tête figée de l'animal en train de guetter sa proie. Ce mot est issu du latin "buteo" de même sens, mot ancien qui figure comme nom propre dès le III^{ème} siècle av. J.C., probablement d'origine onomatopéique comme le nom du hibou "bubo", dont le dérivé "bubulare" a été emprunté par le français "bubuler", qui se dit du hibou qui pousse son cri (1838) ».

"Dérivation régressive", "onomatopéique". Ce livre est un poème, vous dis-je ! Et un poème didactique, en plus. Avouez que vous n'auriez jamais imaginé que le hibou "bubule" !

« Alouette : d'abord "aloete" (milieu du XIII^{ème} s.) est un diminutif expressif et poétique d'un mot d'ancien français. "aloe", avec le suffixe féminin "-ette". Ce mot venait par évolution phonétique du latin "alauda", considéré comme gaulois par les Romains, qui disaient en latin "avis galerita" (de "galea", casque) pour parler de l'alouette huppée.

Si je comprends bien "alouette" est un mot gaulois, passé en latin, puis passé en ancien français. Ce mot n'est donc pas un apport du gaulois au latin, mais tout juste un prêt.

« Milan : d'abord "millan" (1500) est emprunté à l'ancien provençal "milan" (XIII^{ème} s.), rapace, du latin populaire "milanus", altération de "milvanus", dérivé du latin classique "milvus", mot d'origine non établie, qui désigne à la fois un oiseau et un poisson. L'ancien français disait "escoufle" (avant 1150, "escuff") pour ce rapace, nom emprunté à une forme de bas breton "skouvl". Un mot désignant à la fois un oiseau et un poisson ! Voilà qui sent les transformations dans lesquelles les druides celtiques s'étaient rendu maîtres. Le milan est d'ailleurs un oiseau magique. En effet Léonard de Vinci racontait que, enfant, il avait fait un rêve dans lequel un milan lui touchait la bouche de sa queue. Cet attouchement fut-il à l'origine de son génie ? Il en était convaincu.

« Tourterelle : est issu du latin populaire "turturella", altération du classique "turturilla" employé par Sénèque au sens figuré de "homme efféminé". Ce mot est dérivé de "turtur", mot désignant un oiseau qui roucoule ». Cela me déplaît que l'on ait donné un nom d'origine aussi vulgaire à cet

oiseau sympathique qui accompagna notre premier été au Champ des Teurlées. Mais que faire contre le poids des ans et des habitudes ?

Enfin, quelques mots n'appelant pas de commentaires. Uniquement pour le plaisir de s'instruire:

« Crapaud: issu du germanique "krap-pa", crochet, faisant allusion aux pattes du crapaud ».

« Mésange: issu du francique "meisinga" et de même sens. Ce mot aurait la même source que le mot "merle" ».

Vingt-huitième partie

où l'auteur aborde un sujet glissant (Février)

« Par rapport à la moyenne habituelle, on s'aperçoit que 90 % du territoire français a reçu plus d'une fois et demie la pluie habituelle de décembre et début janvier. Et 50 % de la France a reçu plus de deux fois le total normalement observé » (La France agricole). ...et le Champ des Teurlées a reçu beaucoup plus d'eau que la terre ne pouvait tenir. Ce mois de février fut le mois de la gadoue.

La boue ne modifie pas tellement le paysage. Les traces des tracteurs dans les champs sont seulement plus sombres. La boue, ce sont surtout des bruits nouveaux :

Sleurp, la botte qui s'extrait du sol qui l'aspire goulûment.

Zipp, le pied qui glisse sur la pente.

Sclof, la fesse qui entre en contact avec le sol.

..., le juron du malheureux assis par terre.

Vroummm, le tracteur appelé à la rescousse pour tirer la voiture embourbée.

Et le chant de l'eau dans le fossé, et les rires des enfants qui expérimentent la luge sur la pente glaiseuse, et le murmure de la pluie, encore et encore.

Il y a quelque chose d'inquiétant à découvrir que ce sol sur lequel vous marchez depuis votre enfance n'est soudain plus sûr et peut se dérober traîtreusement. Mieux vaut rester assis à boire quelque chose.

Surtout pas de l'eau.

à suivre...